

Nous voilà arrivé à la partie la plus intéressante de l'ouvrage, pour le commun de nos lecteurs du moins : il s'agit de l'histoire du prieuré depuis le XIII^e siècle, date de sa fondation, jusqu'au XVIII^e, époque de sa fin. C'est en l'année 1206 que le comte Guy II, de Forez, d'accord avec son fils Réynaud, archevêque de Lyon, fonda le monastère dans la riante contrée où il devait subsister, cinq siècles durant, avec des fortunes diverses. Depuis l'origine de cette maison religieuse, où devaient se succéder tant de filles nobles des premières familles de nos pays, fut l'objet de la constante sollicitude de nos seigneurs. Nous les voyons à l'exemple de Guy II, qui lui avait donné six sétérées de terre, un bois sur le bord de la rivière et un pré acquis de Guy de Marchiaut, doter à l'envie le monastère. Guy IV lui concède une rente annuelle de cinquante-deux quartes de sel, à percevoir, une chaque semaine, sur la leyde du marché de Montbrison. Cet exemple des comtes était suivi par divers personnages importants, notamment par Bertrand et Jarenton d'Ecotay.

Bertrand, partant pour la croisade contre les Albigeois, fit l'abandon de la moitié de la dîme ecclésiastique qu'il retenait, dit-il, *au péril de son âme*, (c'est-à-dire indûment et au préjudice des légitimes bénéficiaires). Son frère en fit autant. L'auteur a soin de donner les textes les plus importants de ces donations.

Grâce aux largesses des comtes, de plusieurs de leurs grands vassaux et de dames nobles et pieuses, le monastère pouvait devenir bientôt un prieuré et recevoir dix-neuf religieuses dont sept sœurs converses. On l'appela dès lors Saint-Thomas-les-Nonnains. Il ne cessa de prospérer depuis cette époque comme l'atteste le Terrier que possède la bibliothèque de la ville de Saint-Etienne. La première reconnaissance contenue dans ce recueil est du 17 mai 1466 ; la deuxième date de 1483.

Le prieuré a vu passer ainsi, dans ses cloîtres, pendant l'espace de plusieurs siècles, des nonnains sans nombre, appartenant à toutes les familles riches ou titrées de la province et des pays voisins, jusqu'au jour où il devait subir le sort de tout ce qui existe en ce monde passager. Brûlé au XV^e siècle, par quelques bandes de malandrins sans doute, il fut rebâti, grâce aux libéra-